



MARK TWAIN

**moi,
candidat**

TRADUCTION ET PRÉFACE
D'EMMANUEL MALHERBET

LA PETITE COLLECTION DES ÉDITIONS DU SONNEUR



DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR
Dompter la bicyclette et autres déboires,
traduction et préface d'Emmanuel Malherbet

© Les Éditions du Sonneur, 2017

ISBN: 978-2-37385-050-5

Dépôt légal: mars 2017

Conception graphique de la couverture: Sandrine Duvillier

Conception graphique des pages intérieures: Anne Brézès

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

MARK TWAIN

moi, candidat

Traduction de l'anglais (États-Unis) et préface
d'Emmanuel Malherbet



PRÉFACE

On s'attarde assez peu sur la dimension politique de l'œuvre de Mark Twain. C'est que dans ses récits les plus connus, qu'on juge souvent et bien à tort destinés à la seule jeunesse, la réalité politique – pourtant très présente – n'est qu'un des éléments du propos. Or Twain a été tout au long de son existence particulièrement attentif aux problèmes, aux souffrances et aux injustices engendrés par le colonialisme, le racisme, les discriminations sociales et ethniques, et il ne s'est pas privé d'en faire état¹, qu'il s'agisse des questions internes

1. On s'en convaincra aisément à la lecture de *La Prodi-geuse Procession & Autres charges* (Agone, 2011, traduction de Bernard Hœpffner), ouvrage qui réunit les principales prises de position politique de Mark Twain.

à la politique des États-Unis, de l'impérialisme et de la violence infligée par les colonisateurs quels qu'ils soient. On soulignera d'ailleurs que son engagement ne s'est pas borné à sa seule expression littéraire et qu'une part de son existence a été, aussi, militante, comme en attestent sa fonction de vice-président de la Ligue anti impérialiste de Nouvelle-Angleterre, ses prises de position sans ambiguïté au sein du Parti républicain, et ses multiples déclarations publiques. Qu'il s'agisse de l'invasion des Philippines, du sort du Congo martyrisé par Léopold II, de l'autocratie tsariste, du vote des femmes, de la pratique du lynchage, de la persécution des immigrants chinois ou de celle des Juifs, de la constitution du mouvement syndical, des abus cléricaux, du patriotisme douteux, de l'esprit de parti ou de l'esprit de corps, Mark Twain ne se prive pas de faire savoir son avis, et quand il le fait, c'est généralement sans trop prendre de gants.

Homme de convictions, Twain l'est autant en moraliste qu'en humoriste, ces deux traits de sa manière étant indissociables. Il n'est alors pas étonnant que ce soit en humoriste qu'il s'attache à certains aspects de la chose politique, pas plus qu'il n'est étonnant que sous la verve de l'amu-seur pointe et s'impose un propos qu'il ne faut pas prendre à la légère. Grossir et simplifier le trait, comme dans l'art de la caricature, permet de toucher juste.

Ainsi qu'il le fait dans Un candidat à la pré-sidence², c'est presque pochade de potache que de présenter l'aspirant aux plus hautes fonc-tions de l'État s'engageant à rester fidèlement le salaud qu'il a toujours – preuves à l'appui – été. Mais, à travers l'énumération des tares de l'im-pétrant, est posée une question essentielle sur la valeur du discours politique et sur le soupçon de duplicité qui l'accompagne constamment

2. Voir p. 17.

et le sape: n'y a-t-il de vérité que dans l'exposé du pire? La confiance ne se gagne-t-elle qu'à proportion des cadavres qu'on saura sortir des placards? Si tel est le cas, n'est-ce pas alors frapper d'invalidité toute parole politique, fût-elle honnête et sincère?

Car il ne saurait y avoir ni honnêteté, ni sincérité en politique: si vos placards sont vides, d'autres se chargeront bien d'y placer les cadavres qu'ensuite ils exhumeront. Le meilleur des candidats, fort de sa bonne moralité et d'un passé sans tache, finira dans la peau du monstre pervers et repoussant que la hargne partisane voudra faire de lui.

Journaliste lui-même, auteur d'ailleurs de quelques canulars retentissants (ainsi de celui de la découverte au pied d'une montagne d'un « homme pétrifié », dont la position du corps, telle qu'elle est décrite, relève de l'impossible, mais qui suscita de nombreux commentaires

*et débats, et de multiples déplacements in situ*³), Twain connaît bien l'étendue du pouvoir d'une presse qui sait s'y prendre pour flatter les instincts de ses lecteurs. Il ne saurait y avoir d'intégrité en politique pour la bonne raison qu'on ne peut traîner l'intégrité dans la boue et lui faire un procès public. Le débat – on devrait dire le débal-lage – partisan construit des mythes, construction qui s'opère au prix de la déconstruction, voire de la dévastation des hommes. Les signes l'emportent de loin sur les faits, et l'homme de bien, si la presse le veut, sera criminel, calculateur, prévaricateur et faux témoin sans être encore sorti de chez lui. On ne se mêle pas impunément de politique, et comme on le découvre dans Moi, candidat au poste de gouverneur⁴, on peut y perdre jusqu'à son nom.

3. Article paru dans le *Territorial Enterprise* le 4 octobre 1862.

4. Voir p. 23.

Plus profondément, c'est la nature du discours en tant que tel qu'interroge Twain. Lorsqu'il s' imagine en secrétaire particulier d'un sénateur⁵, en une posture d'autodérision toute swiftienne, et qu'il énumère une suite de bourdes épistolaires des plus grotesques, n'est-ce pas le nécessaire brouillage rhétorique qu'il pointe ? Il n'est pas si commode d'appeler chat un chat et de garder la confiance, et le soutien, de ses électeurs. Mais à trop vouloir noyer les poissons et ne déplaire à personne, on finit par développer une rhétorique du mépris que Twain, évidemment, surexpose pour en souligner la nocivité autant que l'absurdité. Ce qui dans tout cela s'est perdu n'est rien moins que le sens. Pour preuve, certains des courriers du secrétaire en sont absolument dépourvus. De la même façon, la disparition ou la falsification du sens fait bien l'objet

5. Voir p. 37. Mark Twain a réellement été, très brièvement, secrétaire du sénateur du Nevada, James Warren Nye.

du discours intitulé Tourner sa veste et qu'il prononça à Hartford en octobre 1884⁶. Selon la logique la plus élémentaire, une chose ne peut être elle-même et son contraire, et c'est une évidence que ce qui est bien n'est pas mal. Mais ce serait sans compter avec les miracles dont est capable la parole politique qui peut affirmer que s'il est mal de tourner sa veste, c'est aussi une chose honorable. Au-delà du procès en mauvaise foi, qui en lui-même n'a rien de bien nouveau, c'est de la faute logique que Twain se fait le procureur. Ne pas le faire serait accepter que l'on puisse dire tout et n'importe quoi puisque les mots n'ont plus de sens. Or si le sens déserte la parole, peut-on espérer qu'il demeure dans les choses et les actes ?

Reste que la réalité sait résister aux signes, ce qui lui permet de renverser les choses. Quand le système bien rodé du signifiant perverti semble

6. Voir p. 51.

parvenir à ses fins (rien moins que tuer la liberté, et donc l'humanité, dans l'homme) voici que selon le scénario bien rodé de l'arroseur arrosé on assiste au renversement : « Tous ne sont pas pour le Parti.⁷ »

Tous ne sont, ni ne deviendront, des esclaves.

Si Twain, en histrion rouspéteur et facétieux, tourne la sauce au comique, ce n'est que pour mieux poser la revendication non négociable d'une liberté de parole dont le premier mérite est de ne pas esquiver le débat essentiel en politique, celui des valeurs et du sens.

EMMANUEL MALHERBET

7. Voir *Oraison fictive pour un homme de parti*, p. 59.

MOI,
CANDIDAT

UN CANDIDAT À LA PRÉSIDENTE

J'AI PRIS LA FERME RÉOLUTION de me présenter à la présidence. Ce que le pays veut, c'est un candidat qu'il soit impossible de compromettre en fouillant dans son passé, de sorte que les ennemis du parti ne puissent rien déterrer à ses dépens qu'on n'ait auparavant déjà su. Quand on sait d'un candidat, dès le départ, ce qu'il y a de pire, les tentatives de jeter le discrédit sur lui sont vouées à l'échec. C'est donc à livre ouvert que j'entrerai dans la carrière. Je vais d'emblée reconnaître toutes les vilénies que j'ai commises, et si je ne sais quel comité

du Congrès se sent d'humeur à fouiner dans ma biographie en espérant y trouver quelque noir péché que j'aurais tenu secret, eh bien, qu'il fouine donc!

En premier lieu, j'admets avoir forcé l'un de mes grands-pères rhumatisant à monter dans un arbre; c'était pendant l'hiver 1850. Il s'agissait d'un vieillard incapable de grimper aux arbres; mais avec l'impitoyable brutalité qui me caractérise, je l'ai obligé, du bout d'un canon de fusil, à sortir par la porte de devant en chemise de nuit, et, lui tirant dans les jambes, à se précipiter dans un érable où il a passé toute la nuit. J'ai fait cela parce qu'il ronflait. Si jamais j'avais un autre grand-père, je recommencerais. Je suis aussi dépourvu d'humanité aujourd'hui que je l'étais en 1850.

Je reconnais bien franchement avoir pris la fuite à la bataille de Gettysburg¹. Mes amis ont

1. Bataille décisive de la guerre de Sécession (juillet 1863).

tenté d'arranger l'affaire en déclarant que je m'étais conduit de la sorte dans l'intention d'imiter Washington, parti dire ses prières dans les bois de Valley Forge², mais ce n'était que misérable subterfuge. J'ai détalé tout droit en direction du tropique du Cancer, parce que j'avais la frousse. Je voulais bien que mon pays soit sauvé, mais je trouvais préférable que d'autres s'en chargent. Et je persiste en ce sens. Si pour se faire mousser il n'y a que la gueule du canon, je veux bien me mettre devant, pourvu que le canon ne soit pas chargé. En revanche, s'il l'est, mon but – indéfectible et inflexible – est de sauter la barrière et de rentrer chez moi. À la guerre, j'ai invariablement fait en sorte de ramener de la bataille deux tiers d'hommes de plus que ceux que j'avais engagés. Cela me paraît d'une grandeur toute napoléonienne.

2. Épisode de la Guerre d'indépendance des États-Unis (1775-1783).

Mes conceptions financières sont d'une nature tout aussi affirmée, bien que peut-être peu propices à accroître ma popularité auprès des avocats de l'inflation. Je ne m'étends pas sur la supériorité particulière de la monnaie de papier ou de la monnaie de métal. Le principe fondamental de mon existence est d'en amasser, de l'une ou de l'autre, autant que je peux.

La rumeur selon laquelle j'ai enterré sous ma vigne une tante décédée était fondée. Il fallait enterrer ma tante et fertiliser la vigne, j'ai donc assigné cette tâche pleine d'élévation à celle-là. Est-ce que cela me rend impropre à la présidence ? Notre Constitution ne dit rien de tel. Dans notre pays, aucun citoyen n'a jamais été tenu pour indigne de cette fonction parce qu'il avait engraisé ses vignes en se servant de ses défunts parents. Pourquoi faudrait-il qu'on me désigne comme première victime d'un préjugé absurde ?

Je reconnais aussi que je ne suis pas l'ami des pauvres. Je les considère, vu leur condition actuelle, comme autant de matière première inutilisée. Découpés et correctement mis en boîtes, ils pourraient servir à engraisser les cannibales des îles et à améliorer nos exportations vers ces régions. J'appuierai une loi sur cette question dans ma première allocution. Mon slogan de campagne sera: « Qu'on mette à sécher les travailleurs pauvres; qu'on en farcisse les saucisses! »

Voici en gros les pires éléments de mon dossier. Je me présente avec eux devant le pays. Et si mon pays ne veut pas de moi, je m'en retournerai. Mais je me recommande comme quelqu'un de sûr – quelqu'un qui, partant sur les bases d'une complète dépravation, s'engage à rester monstrueux jusqu'au bout.

New York Evening Post, 9 juin 1879